

3 JANVIER 2005

## INTERMÈDE

PARIS • théâtre

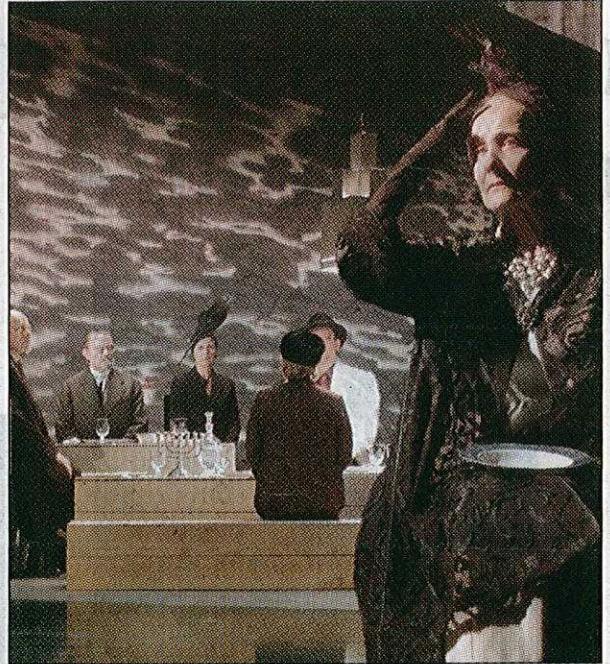
# Thomas Bernhard, un héros au Français

■ Avec « Place des Héros » (« Heldenplatz »), sa pièce la plus radicale et la plus politique, l'écrivain autrichien Thomas Bernhard fait son entrée dans le répertoire de la maison de Molière.

Une lumière de crépuscule. Permanente. Et des corbeaux bien noirs, là, sur la scène de la Comédie-Française, pendant le deuxième acte de « Place des Héros », pièce ultime de Thomas Bernhard – il meurt en février 1989 moins de quatre mois après une « chaude » première représentation au Burgtheater de Vienne. Voilà donc l'entrée au répertoire de la Maison de Molière de l'écrivain autrichien connu pour son caractère radical. La mise en scène d'Arthur Nauzyciel n'est pas moins radicale. Et c'est son grand mérite de faire entendre avec une force inouïe cette voix difficile de Bernhard riche de trop ressasser, de jeter des sentences à couper le souffle pour parler ici d'un monde qui n'en finit pas d'être noir. Les brûlures de l'auteur se cachent dans son amour-haine de l'Autriche. Dans ses exils. Et puis dans la musique (« *Je ne peux pas faire autrement que d'être musical...* ») ou sa mort maintes fois annoncée (« *Ce n'est pas*

*pour rien qu'on enterre les gens avec de la musique...* »). Quand Bernhard écrit cette pièce (une commande à l'époque), deux événements au moins le provoquent : d'abord le cinquantième anniversaire du défilé des troupes allemandes sur Heldenplatz, cette place des Héros située au cœur de la Vienne politique et culturelle, accueillies en fanfare par les Autrichiens ; ensuite Kurt Waldheim qui, récemment élu à la présidence de la République (1986), voit son passé trouble de soldat allemand pendant la Seconde Guerre mondiale évoqué au grand jour. Alors il compose une sorte de requiem, en trois parties, pour célébrer l'enterrement d'un dénommé Joseph Schuster. Ce professeur, juif viennois, s'est suicidé en se jetant par une fenêtre de son appartement donnant sur la place des Héros, la veille de son départ pour Oxford, ville d'accueil de son premier exil avec sa femme. Cette Madame Schuster qui, elle, n'avait jamais accepté de revivre dans cette Vienne de l'antisémitisme, au point d'être sujette à des crises d'angoisse.

**Performance.** Dans des décors, signés Eric Vigner, esquissant des lignes néo-expressionnistes, les comédiens interpellent plus le spectateur qu'ils ne dialoguent entre eux. Mais ce qui pourrait être « casse-gueule » devient ici une performance impressionnante. On reste abasourdi pendant près de



Dans des décors signés Eric Vigner, les comédiens interpellent plus le spectateur qu'ils ne dialoguent entre eux.

**LES BRÛLURES  
DE L'AUTEUR  
SE CACHENT  
DANS SON  
AMOUR-HAINE  
DE L'AUTRICHE.**

trois heures par la force du rythme musical du texte, de sa construction pour brosser un portrait complexe du professeur disparu. Il faut entendre ce quasi-monologue de la gouvernante de la famille Schuster, Madame Zittel. De la part de Christine Fersen, les mots prennent une ampleur rare au théâtre. Tout comme avec François Chattot (Robert Schuster, le médecin frère de Joseph), le « nouveau » de la Comédie-Française qui, dans les actes suivants, propulse sa voix de basse comme s'il s'agissait de faire entendre toutes les notes de sa partition. Les autres acteurs (Catherine Ferran, Catherine Samie...) ne sont pas en reste dans cette charge qui vise, quoi qu'en dise Arthur Nauzyciel, surtout l'Autriche. Bruits de bottes et chants nazis finissent par envelopper la salle Richelieu.

Jean-Pierre Bourcier

« *Place des Héros* » jusqu'au 7 avril  
en alternance à la Comédie-Française.  
Tél. : 0825 10 16 80.